

# LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 30 SEPTEMBRE 1876

No. 19

MONTREAL, 30 SEPTEMBRE 1876

Nous avons dans l'avenir une foi raisonnée ; les événements se précipitent dans le Canada comme ils l'ont fait dans tous les autres pays à la veille des grandes métamorphoses sociales. Il n'est pas nécessaire pour cela que tout un peuple se réveille, examine et se rende compte ; il suffit qu'il ait beaucoup souffert, il suffit que les hommes d'élite qui en font partie aient la détermination de le conduire dans la voie nouvelle, convaincus que cette voie est la bonne et que leur cause est juste. Il suffit d'avoir confiance, de savoir où l'on va et de s'y élancer, libre de toutes les attaches, de toutes les étreintes du passé.

Nous avons à nous débattre au milieu d'un état de choses absolument fictif ; tout est empreint de mensonge chez nous, parce qu'en premier lieu, l'éducation, qui est la base, est ce qu'il y a de plus faux, de plus systématiquement détourné ; la plaie de l'hypocrisie a atteint toutes les conditions, et, osons le dire, se glisse à peu près dans tous les actes ; l'honnêteté et le patriotisme ont disparu de la politique, et dans les relations la confiance mutuelle est presque éteinte ; voilà le résultat auquel a conduit depuis un quart de siècle le système de duperies et de falsifications qui s'est imposé à la volonté et à l'intelligence, en aveuglant l'une et en comprimant absolument l'autre.

Eh bien ! la compression a été trop forte ; voilà pourquoi la réaction est plus rapide que les esprits les plus avancés eussent pu le croire. Depuis moins de douze ans, la province de Québec est entraînée dans un courant d'idées tout nouveau ; ça été pour ainsi dire malgré elle, et son effort intellectuel y a été pour peu de chose ; elle doit ce bonheur inattendu à ceux-là mêmes qui auraient tout fait pour l'empêcher, aux excès de la presse ultramontaine et aux violences de toute sorte exercées au nom d'une autorité qui se prétend souveraine en toutes choses. D'un autre côté, le développement extraordinaire du monde matériel, en rendant les communications beaucoup plus faciles et plus rapides, en portant dans tous les pays de la terre la connaissance presque immédiate des faits contemporains avec leur appréciation par les plus grands esprits du siècle, a été

pour une large part dans le réveil des intelligences canadiennes. La nouvelle génération a été comme obligée d'apprendre bien des choses, au jour le jour, de se saisir des faits aussi vite qu'ils se produisaient, et, dans ce mouvement rapide d'événements et d'idées, elle n'a pu résister à l'influence du contact, à l'empire de l'exemple et de la comparaison avec les nations étrangères. Ce n'est pas théoriquement, c'est pratiquement qu'elle s'est éclairée, et sa philosophie est toute expérimentale ; le spectacle du monde moderne, tel qu'il est élaboré depuis un siècle, lui en a appris bien plus que l'étude souvent stérile de la vieille métaphysique. Aussi bon nombre de jeunes gens de la génération actuelle, les mieux organisés et les plus forts, ont-ils échappé à l'absorption qui les menaçait de toutes parts. C'est sur eux que nous allons compter surtout pour l'œuvre entreprise par nous il y a quelques mois ; le *Réveil* trouvera la sympathique et ardente jeunesse lui offrant son concours sans compter et sans se lasser. Ce n'est pas en vain qu'il lui a fait appel, et déjà quelques uns ont répondu, comme on peut le voir par la lettre que nous reproduisons plus bas, et qui est l'expression de plusieurs volontés réunies. L'auteur de cette lettre peut être convaincu que nous essaierons de faire du *Réveil* une école où la génération actuelle pourra se former à la discussion sérieuse des questions sociales ; l'heure est venue où ces questions doivent nous intéresser aussi bien que les autres peuples, et les canadiens doivent se convaincre de suite qu'ils ne peuvent se soustraire à leur part de devoirs et à leur contribution au progrès général.

Que la jeunesse comprenne d'abord qu'elle doit s'affranchir de tout servage politique ; le fléau du Canada, de même que des Etats-Unis, ce sont les *politiciens* ; à leur remorque on n'arrive qu'à se diminuer soi-même et à perdre toute aspiration généreuse ; on ne voit que le biais des choses ; le parti fait perdre de vue le principe, et l'on est emporté sur une pente qui ne mène souvent qu'au sacrifice des idées les plus chères sans compensation pour les espérances ambitieuses. Que la jeunesse étudie surtout ; le travail est la loi suprême, l'heureuse nécessité imposée aux hommes, et l'étude en est la forme la plus élevée en même temps que la plus utile.